

# Voix Ferré

« Est-ce toi que j'ai reconnu  
L'autre jour au fond du métro ? »  
(Léo Ferré, *Testament phonographe*)

*Je t'ai rencontrée par hasard. C'était au siècle dernier ; il y a dix ans. Tu n'étais qu'un nom sur une liste, maintes fois répété dans un silence pesant. Tu n'étais qu'une absente, digérée soigneusement par la machinerie administrative. Une erreur d'adressage, un mauvais calcul : tu avais disparu avant même d'exister. Pourtant, nom éthéré peu à peu oublié, écho évanescent, tu étais déjà rentrée dans ma vie. Je me demandais qui tu étais, m'inquiétais un peu pour cette inconnue volatile, t'imaginais laide et timide – puisqu'ailleurs. Déjà, tu n'existais pas.*

Un an plus tard, j'ai pris le métro seul, pour la première fois. *Je vais chez le coiffeur.* Je n'ai pas gardé le ticket. J'ai gardé le souvenir du thé. Toi, tu n'existais pas. Pas encore. Le métro n'était qu'une voie ferrée, et je ne le savais même pas.

Tu es apparue l'année suivante. Cette fois, l'aiguillage avait bien fonctionné. Je me suis souvenu de toi ; tu ne savais rien de moi.

*Sans se connaître on s'est aimé.* Bien sûr, ce n'est pas vrai. Mais *même si ce n'est pas vrai, il faut croire à l'histoire ancienne.* Nous avons vécu comme deux étrangers, comme deux collégiens qui n'ont rien à se dire, et se parlent pourtant.

Je suis venu à cette soirée, dans les fossés du vieux fort. On a parlé, longtemps, en allemand, en français. En silence. Je t'ai embrassée – avec ta permission. Sur la joue. *Il se peut que tu t'en souviennes.* Mais je ne crois pas. Chacun ses souvenirs. Je ne t'ai pas prise dans mes bras ; à quoi bon ? je ne te connaissais pas.

J'étais jaloux. Je ne vivais pas encore dans le passé, mais je voulais sonder le tien. Tu étais comme une tombe. Des principes d'acier, une volonté de fer, et pourtant une douceur de neige, une odeur d'oranger, un parfum de Mexique. Tous ces garçons qui avaient existé, dont tu parlais parfois. Combien d'amants ? je ne l'ai jamais su. Combien d'amours véritables ? un seul, sans doute. Mais tu ne m'as pas dit qui. *Tu ne dis jamais rien.* J'attendais. Je savais que je saurai.

Je t'attendais glacé dans les matins d'hiver. Nous marchions côte à côte, dans les soleils couchants. Je crois que je t'aimais ; c'était il y a sept ans. Tant de mètres foulés, les miennes dans les tiennes, tant de mots échangés, de lettres griffonnées et de pensées brûlées. Alors, sans doute, tu existais vraiment. Et, l'espace d'un instant, pour l'éternité.

Tu es repartie aussi brutalement que tu étais venue. Il y a six ans. Ou peut-être est-ce moi qui suis parti. (Quand cela m'arrange, je ne me souviens plus.) J'ai troqué mes pieds contre un vélo. Tu avais choisi l'ouest. Je suis parti vers l'est, quotidiennement. Insidieusement, je me suis aussi mis au métro. Doucement pour commencer. Une fois par semaine. Il ne fallait rien brusquer.

Je t'y ai peut-être croisée, alors. Je ne me souviens plus. De ce temps-là, de ces quelques trois ans d'il y a six ans, *il n'y a plus rien*.

*Je t'aimais bien, tu sais ?* J'avais confiance en toi. Je t'écrivais parfois ; te voyais rarement. Tu ne répondais pas. Des années plus tard, par un bel après-midi de décembre, vêtu d'un manteau noir, le combiné de la cabine serré dans ma main fraîchement gantée, je t'écouterais me comparer à cette enfant que tu avais été, qui écrivait des lettres à Dieu. Dieu ne répond pas quand on lui écrit. Je n'attendais pas de réponse. *Mais si vraiment Dieu existait, il faudrait s'en débarrasser*. Pendant ces trois années, j'ai pris le métro une fois par semaine. Sans te voir. Pendant ces trois années, tu as été mon Dieu. C'est alors que je t'ai tuée.

---

C'était il y a trois ans. Le meurtre parfait. La provocation, l'outrage était tels, la tension si insoutenable, la réaction ne pouvait être qu'absolue et immédiate. Je n'avais rien compris. Il ne me fallut qu'une nuit.

*Des armes et des mots, c'est pareil, ça tue pareil*. C'était fini, irrévocable. Je n'existais plus. Je t'ai abattue d'un poème en pleine tête, *et basta !* Toi non plus, tu n'existais plus. *C'est dur de ne pas être, hein ?* T'aurais-je croisée dans le métro que je ne t'aurais pas reconnue. Je t'aurais prise pour un fantôme, sans doute. Une vapeur éthérée, comme au premier jour. Tu avais changé, bien sûr, et moi aussi. La vie continuait. Chacun de son côté, toi au nord-ouest, encore plus loin, et moi vers l'est, toujours. Je te trouvais bien, dans la tombe mentale que j'avais creusée spécialement à ton intention.

Malheureusement, la société étant ce qu'elle est, il me fût difficile de faire admettre aux autres que tu étais morte ; il faut les comprendre : je n'avais aucune preuve à leur produire. Les gens sont si matérialistes... Alors, pour rassurer ceux qui me croyaient fou – tout en espérant que je ne le sois pas – je t'ai ressuscitée. Je te prie de songer à la difficulté que cela représenta : larmes, convulsions, contorsions psychique. Les permis d'exhumer ne sont pas chose facile à obtenir, et le juge de l'esprit est sur ce point particulièrement tatillon.

Mais tu aimais les chats. Le noir que je caressais autrefois avait dû te donner au moins l'une de ses vies.

Pour te faire savoir que tu pouvais à nouveau respirer, vivre, exister, je t'ai offert un exemplaire du *Petit Prince*. Pour ton anniversaire.

Peu de de temps après, je t'ai vue. Dans le métro. Je savais – allez savoir comment – ce que tu étais devenue. Je n'étais pas encore fou. Tu n'as pas parlé de Saint-Exupéry, seulement de la lettre ; je ne t'ai pas dit que tu étais une revenante, seulement que j'allais bien. Tu étais blessée, je crois. Chacun portait ses souffrances, aveugle à celles de l'autre. Je ne comprenais pas. Il y avait ce garçon, qui s'éloigna de toi ; tu ne me présentas pas. Étais-je jaloux ? Je ne suis plus très sûr. *Même les plus chouettes souvenirs, ça t'a une de ces gueules...*

Quelques mois plus tard, je changeais de cap. Nouvelle amoureuse, nouveaux espoirs. Je t'oubliais, et j'étais heureux. À l'été, j'envoyais au loin le journal que

je tenais depuis deux ans. Dans ces pages, qui dorment aujourd'hui de l'autre côté de l'océan, tu étais présente par ton absence. Ce n'était pas toi, jamais, et pourtant tu étais là. Au début, comme ce dieu à qui j'écrivais – mais tu n'as jamais été dieu. Et puis, le basculement, ton assassinat, ta résurrection. Toutes ces vies que tu avais vécues. Et la tienne, la vraie, celle que je ne connaissais pas. Tu avais tellement changé, au fil des ans, dans ma tête. J'avais changé aussi. J'ai crû que le temps avait suffisamment coulé sur mes blessures pour que nous puissions enfin nous séparer. Je t'ai laissé partir. C'était il y a deux ans.

J'ai commencé à prendre le métro plus souvent. De plus en plus souvent. Au début, j'eus de la chance – assez longtemps à vrai dire. Il m'arrivait parfois de te croiser, le cœur battant à tout rompre. Mais le plus souvent, c'est ton souvenir qui était là. Ou plutôt le souvenir de celle que je croyais que tu étais, de celle que tu étais devenue sans l'être vraiment, de cette fille qui vivait avec moi, dans ma tête, depuis tant de temps, tant de mois et d'années. Tu étais au fond du wagon mais je ne te voyais pas. Je me retournais, te cherchais. Dans les couloirs, je courrais pour rattraper cette silhouette qui était toi mais que tu n'étais pas. Je vivais de la voix de Ferré, au rythme de ces voies ferrées. *Je suis le porte-parole d'un monde perdu, présent pour moi, d'un monde auquel vous n'avez pas accès, parce que si tu y entres, dans ce monde, tu perds pied.* Je perdais pied, je te trouvais dans mes pensées. Tu n'avais pas changé.

Il fallait que tu changes, il fallait que je te vois. Il fallait que je sache, ce que tu pensais, ce que tu étais. Il me fallait un bout de monde, un bout de réalité, un bout de chair vivante et parlante, un bout de toi qui me dise qui tu n'étais pas. Il fallait que j'admette que ce n'étais plus toi ; mais pour cela, j'avais besoin de toi.

Je t'ai appelée. Je voulais te rencontrer ; pas toi. Mais tu m'as répondu, tu m'as expliqué. Lentement. Patiemment. Par ce bel après-midi de décembre, vêtu d'un manteau noir, le combiné de la cabine serré dans ma main fraîchement gantée, je t'écoutais me comparer à cette enfant que tu avais été, qui écrivait des lettres à Dieu. Et j'ai compris. Pour le nouvel an, je t'ai envoyée une lettre. Pour te remercier de m'avoir parlé, répondu, enfin. Je devenais fou, mais tu as su écouter cette déraison. Tu as trouvé les mots. Je n'étais pas guéri. Mais je savais – je savais vraiment – que tu pouvais enfin sortir de ma vie. Car je ne saurai jamais.

J'ai peut-être un peu pleuré, en scellant l'enveloppe : c'était la dernière fois que je t'écrivais. Mais c'était une libération. Tu ne changerais plus pour moi ; tu resterais un souvenir passé, sans présent. C'était mieux ainsi.

---

La trilogie. Il y a presque six mois.

Jeudi. Le 4 mai. J'ai t'ai vue. Dans le métro. À l'arrivée, je suis sorti sans me retourner. J'étais dans le premier wagon, toi dans le second. D'habitude, je me retournais toujours en descendant. Dans l'espoir de te voir. Là, pas besoin : je savais que tu étais là. J'ai marché vite. Je ne me suis pas retourné. Pas une fois. Je ne voulais pas te gêner. Pas d'un silence que tu n'aurais pas supporté. J'ai hésité. J'ai eu plusieurs stations pour prendre ma décision, avant d'arriver. Je t'avais aperçue à travers la vitre.

J'ai pris le bout de chemin qui est commun à nos deux maisons. Un chemin que je ne prenais plus que rarement. Qui ne va pas jusqu'à devant chez toi. Sur le chemin, j'ai semé sur les voitures des tracts pour une manifestation que j'avais dans mon sac. J'ai espéré que tu sois derrière, me voies, en ramasse un.

Un moyen d'exister en toi, mais sans te déranger, sans que tu saches que je le faisais pour toi. Je ne sais pas si tu étais derrière moi. En me retournant, je ne t'ai pas vue, après avoir tourné le coin de la rue.

Un quart d'heure plus tard, j'ai été récupérer mes tracts sur les voitures, pour les distribuer ailleurs. Une voiture, la seconde de la rue, n'avait pas de tract. Le moteur était chaud. Peut-être venait-elle d'arriver. Peut-être était-ce le soleil qui avait tapé sur la carrosserie. Peut-être le tract a-t-il été ramassé. Peut-être.

Vendredi. Je suis allé au cinéma en métro. Devine qui j'ai croisé, en revenant ? Je ne suis pas sûr que c'était toi. Mais en fait, au fond de moi, si. Tu étais dans le wagon, je suis monté, ai failli m'asseoir à côté, puis en face de toi. T'ai reconnue (ou ai crû te reconnaître). Suis allé un peu plus loin, dos à toi. Suis descendu à la même station, soigneusement en arrière. Ai pris l'autre sortie, sur l'autre trottoir, et ai marché sans me retourner.

Puis suis revenu sur mes pas, ai refait le même chemin que la veille. Je t'avais laissé assez d'avance. Je ne t'ai pas aperçue.  
Ce soir-là, je crois que tu m'a vu.

Lundi. Deux semaines plus tard. Dans le métro, encore. Le matin. Tu étais à 2 mètres de moi, mais je n'étais pas sûr ; des choses collaient, mais d'autres non.

Je ne t'ai plus parlé. J'ai tenu ma promesse, mon serment à moi-même. Malgré les doutes. Parce que tu as trop changé, et moi aussi. Ce n'est pas fini. C'est un combat de chaque instant. Tant que je prendrai le métro, il y aura des jours où je devrai voir passer celle que j'ai connue un jour, et qui pour moi n'existe plus.

La voix de Ferré ne s'est pas tue. Mais j'ai mis mes mots par dessus. Pour avoir ma propre réalité. En septembre dernier, le 27 :

En sortant du métro,  
voir un bout de passé au bras d'un inconnu.  
Reconnaître une épaule, un dos ou des cheveux.  
Hésiter un instant, attendre le visage :  
reconnaître le rire.  
Ne pas regarder l'autre, ne pas être jaloux.  
Puis ne plus hésiter, savoir déjà quoi faire ;  
à force d'y avoir souvent songé, à force  
de n'avoir déjà pas - et par au moins deux fois -  
eu la force d'oser.

Regarder son passé,  
le regarder partir, au bras d'un inconnu.  
Suivre un bout de chemin, tout en lisant son livre,  
un bout de son passé qui retourne chez lui.  
Lire un livre en marchant, au cas où le passé  
aurait l'idée peut-être de se retourner.

Mais le passé, hélas ? ne se retourne pas,  
et l'on ne se retourne pas sur son passé.  
Le cœur se calme alors que les chemins divergent.  
Le cœur se calme alors, et le passé s'en va.

Sans un mot, un regard, sans même le savoir.  
La promesse est tenue : le passé n'a pas su  
que l'on était passé. La promesse est tenue ;  
le cœur en sort scellé.

Je t'ai vue pour la dernière fois le 29 septembre 2006. Dans le métro. Je suis passé à deux mètres de toi, sans rien dire. Daumesnil – Bercy : trois stations pour réaliser que je n'avais plus de regrets. Juste une légère nostalgie. Et quand tu es partie, j'ai à peine regretté de ne pas t'avoir parlé. Tu as beau être toujours aussi belle... nous avons trop changé.

---

*Ton ombre est là, sur ma table, et je ne saurais te dire comment le soleil factice des lampes s'en arrange. Je mets un point final à ce bilan. Tu vois, je n'ai rien oublié. Ou plutôt si, tant de choses. Mais on ne peut tout dire. Il vaut mieux, parfois, oublier. Avec le temps, va, tout s'en va.*

Je vais la poster, cette lettre. Dans la boîte, au coin de l'avenue. Tu sais... celle qui est à la sortie du métro.

Gabriel Kerneis,  
28 octobre 2006.